

# **Digitales Brandenburg**

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

## **Apologie Povr Cevx De La Religion. Svr Les Sviets D'Auersion que plusieurs pensent auoir contre leurs personnes & leur creance**

**Amyraut, Mayse**

**Saumur, 1647**

Section. V.

**urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5565**



SECTION. V.

*Que pour ne croire pas ni la Trans-  
substantiation, ni le Sacrifice de la  
Messe, ceux de la Religion ne me-  
ritent point l'auersion de personne.*

**D**E cette grande multitude  
d'articles pour lesquels il y  
a tant de disputes entre les  
Chrestiens depuis six ou sept vingts  
ans, ie n'en produiray plus que  
trois, pour n'estre pas long: la do-  
ctrine de la Transsubstantiation:  
celle du Sacrifice de la Messe, &  
celle de l'autorité de l'Euesque de  
Rome: à quoy i'adiousteray quel-  
ques considerations sur nostre sepa-  
ration de sa communion. Car si ie

250 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
puis monst<sup>r</sup>er, comme ie l'esper<sup>e</sup>,  
qu'il n'y à nulle raison de nous haïr  
à l'occasion de ces trois ou quatre  
chefs, ie me fais fort de la recon-  
ciliation de nos plus grands aduer-  
saires en tout le reste. Pour ce qui  
est de la Transsubstantiation, le  
plus grand, & peut estre l'vnique  
sujet de la haine que nostre creance  
nous attire sur ce poinct, est que  
nous ne voulons pas rendre au Sa-  
crament l'honneur que l'on pense  
luy estre deu comme au Seigneur  
Iesus Christ Dieu & Homme tout  
ensemble. Nous ne l'accompa-  
gnons pas en procession, nous ne  
nous prosternons pas deuant luy  
quand nous le rencontrons, nous  
ne l'allons pas adorer dessus les Au-  
tels dans les Eglises, en vn mot  
nous ne le tenons nullement pour  
Dieu; ce qui offense merueilleu-

fement ceux qui l'adorent. Veritablement si c'estoit faute d'affection enuers nostre Seigneur qui nous portast à refuser au Sacrement l'honneur qu'on desire de nous, nous ne nions pas que nous ne meritassions d'estre en horreur à tous les Chrestiens. Car quel honneur ne doit-on point à celuy qui est Dieu benit eternellement? Et de quel amour ne doit on point reconnoistre la charité qui l'a induit à vouloir mourir pour nous entant qu'il est homme? Mais puis qu'on ne nous peut accuser de cela, & qu'au contraire c'est l'extrême respect & la deuotion ardente que nous auons pour Iesus Christ, qui ne nous peut permettre de rendre ces honneurs à autre qu'à luy, il me semble qu'il est euident que c'est à tort qu'on nous hait pour ce su-

252 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
jet, iusques à ce qu'on nous ait  
monstré que c'est opiniastrété &  
obstination d'esprit qui nous em-  
pesche de croire que nostre Sei-  
gneur soit par Transsubstantiation  
en l'Eucharistie. Ce que les Athées  
font en execration à tout le mon-  
de, c'est tres-iustement. Pource  
que Dieu ayant épandu par tout  
au Ciel & en la Terre tant de preu-  
ues indubitables de sa diuinité, &  
la façon mesme de laquelle les hom-  
mes sont composés, avec les facul-  
tés dont ils sont doués, leur en  
fournissant des argumens irrefra-  
gables, ils ne peuuent reuoquer en  
doute vne verité si constante, &  
dont la nature mesme a mis tant  
de semences en nos esprits, sinon  
par vne obstination volontaire, &  
qui découure manifestement la  
haine qu'ils ont contre Dieu. Car

ils ne croyent pas qu'il y ait vn Dieu, pource qu'ils ne le veulent pas croire, & ne le veulent pas croire pource qu'ils voudroient qu'il n'y en eust point. Ce que les heretiques qui nient que nostre Seigneur Iesus Christ soit Dieu, sont en detestation à tous les Chrestiens, c'est tres-iustement encor. Pour ce qu'il y a dans la Parole de Dieu tant & de si euidens témoignages de la Deité de Iesus Christ, que ceux qui font profession de receuoir cette parole, ne peuuent rejeter cette verité sinon par vne incredulité affectée, qui monstre ou vne tacite haine, ou vn mépris tout ouuert de la Majesté de ce grand Sauueur. Ce que les Iuifs ne le receurent pas autrefois pour le Messie que les Prophetes auoient promis, & que maintenant encor ils ne le recon-

254 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
noissent point pour leur redem-  
pteur, c'est vn crime qui merite la  
vengeance qu'ils ont soufferte de  
la main de Dieu, & l'indignation  
qu'ils éprouuent de la part des  
hommes. Ce bon & glorieux Sei-  
gneur a touïjours montré dans sa  
personne, & dans sa doctrine, &  
dans ses actions, & monstre tous  
les iours en la verité de son Euan-  
gile, en la conduite de son Eglise,  
& au gouuernement de l'vniuers,  
tant & de si expresses marques qu'il  
est celuy dont les Saints oracles a-  
uoient parlé, qu'il ne peut auoir  
esté méconnu, & ne peut encor  
estre reïetté, sinon par ceux qui  
sont aueuglés de quelque passion  
desesperée. Mais quant à nous, i'at-  
teste icy la conscience de tous les  
hommes, si on nous peut accuser  
de quelque chose de tel sans vne

trop grande iniustice. Pour faire que nostre Seigneur soit en l'Eucharistie de la façon qu'on le pretend, il est necessaire que Dieu y produise ie ne sçay combien de miracles si grands & si extraordinaires, qu'il n'en a iamais fait de semblables, ni par les Prophetes, ni par les Apostres, ni par la main mesme de son Fils. Car déjà de conuertir du pain, qui est vne substance inanimée, en vn corps humain & viuant & doué d'vne ame agissante & raisonnable, c'est à quoy tous les siecles precedens n'auoient rien veu de pareil. A la verité Dieu a formé le premier homme de la terre, & a donné à cette matiere des dispositions & des organes qu'elle ne pouuoit auoir que par vn miracle signalé. Mais il crea de rien l'ame qu'il y

256 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
vouloit inspirer, & ne la tira pas  
de cette matiere terrestre. Icy il  
faut que le corps & l'ame de nostre  
Seigneur viennent de la substance  
du pain, si, comme le Concile de  
Trente l'a defini, toute la substan-  
ce du pain est conuertie en toute la  
substance du corps du Sauueur du  
monde. Apres cela, il faut que Dieu  
conuertisse cette substance en vne  
autre laquelle existoit desia auant  
que cette conuersion se fist, à quoy  
il n'y a encore iamais rien eu de  
semblable. Car s'il a conuerti la  
verge d'Aaron en serpent, ce ser-  
pent n'estoit point auparauant: &  
s'il a changé l'eau des nopces de  
Cana en vin, ce vin n'estoit point  
nõ plus auant cette transmutation.  
Au lieu que le corps de nostre Sei-  
gneur existe il y a desia plus de seize  
siecles. De plus, il faut qu'il fasse  
qu'vn

qu'un corps humain qui garde toutes ses dimensions, de long, de large, & de profond, ne tienne point de place pourtant. Ce dont il n'y eut jamais aucun exemple. Car jusques à la Transubstantiation on avoit toujours mis cette difference entre les esprits & les corps, qu'aux vns on ne donnoit point de certain espace pour occuper, pour ce que les substances spirituelles n'ont ni quantité ni parties : mais quant aux autres on leur avoit toujours assigné un certain lieu, dont ils remplissoient les espaces par l'étendue des parties desquels ils estoient composés. Outre cela, il est nécessaire qu'il fasse qu'un seul & même corps, qui ne souffre point de diuision, soit en plusieurs & comme infinis lieux distans l'un de l'autre tout à la fois. Ce qui n'étoit jamais tombé

258 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
en l'imagination des hommes. Car  
on auoit toujours creu que comme  
les lieux distans de quelque inter-  
ualle, sont aussi differens en nom-  
bre, & se content par vn, & deux,  
& trois, selon la multitude qu'on  
s'en imagine, ainsi les corps qui  
sont en ces lieux differens, different  
en nombre aussi, & se content de  
mesme que les lieux où ils se trou-  
uent. Au lieu que si ce qu'on dit  
de cette Transubstantiation est  
vray, on peut bien conter les  
lieux ou est le corps de Iesus Christ,  
mais non luy, pource qu'il demeu-  
re toujours vn, en quelque multi-  
tude de lieux qu'il se trouue en mes-  
me moment. Il faut encore que  
Dieu fasse que les accidens d'une  
substance telle qu'est le pain & le  
vin, comme sont la figure, & la  
couleur, & la saueur, subsistent apres

que la substance est abolie, sans auoir aucun fondement de leur existence ni au corps de Christ, ni en aucun autre sujet. Ce qui ne s'est iamais veu en aucune autre occasion. Car on auoit touiours creu que la couleur, & la figure, & le goust, dependoyent tellement de la substance en ce qui est de leur existence, qu'ils ne pouuoient demeurer sinon dans vn certain sujet. Et ce qui n'est pas moins merueilleux, il faut par dessus tout cela que Dieu fasse que les accidés d'une substance telle qu'est le corps de Iesus-Christ, existent & resident veritablement en leur sujet, sans neantmoins l'affecter en aucune forte, de la façon de laquelle les accidens affectent naturellement la substance dans laquelle ils sont. Car le corps de Christ y doit auoir vne cou-

260 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
leur, qui neantmoins ne le rend  
ni coloré ni visible; il y doit a-  
voir vne solidité, qui neantmoins  
ne le rend nullement palpable: il  
y doit auoir vne figure, qui neant-  
moins ne donne à ses membres  
aucune configuration: & ainsi de  
tous les autres accidens qui l'ac-  
compagnent. Or depuis le com-  
mencement du monde on n'auoit  
rien connu de tel, & n'y auoit  
eu jusques à la Transsubstantia-  
tion substance aucune en l'v-  
niuers, que l'on ne qualifiast se-  
lon les accidens & les qualités dont  
elle est enuironnée. En fin il faut  
que Dieu fasse qu'un seul & mes-  
me corps de nostre Seigneur, ait  
vne existence naturelle dans le  
ciel, & vne autre Sacramentelle  
en la terre, vn estat glorieux la  
haut, & vn autre contemptible

icy bas ; & qu'il se voye , & qu'il se sente , & qu'il se croye assis en magnificence à la dextre de Dieu, & que neantmoins il se voye , & se sente , & se croye entre les mains d'un Prestre en mesme temps : ce dont aucun des siecles precedens n'a iamais fait l'experience. Car iusques à la Transsubstantiation on auoit touiours creu que chaque chose, qui n'est qu'une, n'a qu'une essence, ni qu'une existence par consequent ; & que si elle à quelque connoissance & quelque sentiment de foy, elle ne peut pas iuger autrement d'elle mesme sans commettre des extrauagances. Iusques là que les Comiques en ont fait des risées autrefois, qu'on a encore depuis peu portées dessus le theatre en nostre langue. Or n'auons nous que trois voyes de nous per-

suader la verité des choses soit naturelles ou miraculeuses : c'est assavoir les Sens , la Raison , & la Foy. Les Sens sont pour discerner les choses sensibles ; comme les couleurs , & les figures , & les sons , & les odeurs , & les saveurs , & toutes les qualités qui tombent sous l'attouchement. La Raison est pour connoistre les choses intellectuelles desquelles nous sommes naturellement capables, pour les comparer les vnes aux autres selon les rapports & les proportions qu'elles ont entr'elles, & voir comment elles s'adjustent, & comment elles se contrarient, pour les affirmer ou les nier , prononcer cela est vray ou cela est faux, selon que nous en appercevons ou l'accord ou la repugnance. La Foy est pour acquiescer à l'auto-

rité diuine dans les choses qui surpassent ou la comprehension, ou au moins certes l'inuention de nostre intelligence, & qu'à cette occasion Dieu nous a voulu reueler. Voyons donc si l'on nous peut accuser au sujet dont il s'agit de n'vser pas comme il faut de quelqu'un de ces principes de nos connoissances. Pour ce qui est des sens, tous les nostres nous persuadent le contraire de ce qu'on nous dit de la Transsubstantation. Nous n'y voyons, n'y entendons, n'y flairons, n'y goustons, n'y touchons rien qui ne nous atteste que c'est du pain & du vin, & non le corps & le sang du Sauueur du monde. Les sens de ceux qui croient la Transsubstantiation en iugent de mesmes que les nostres, & depuis l'institutio de la premiere Cene du Seigneur

264 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
iufqu'à maintenant, il en a toujourns  
efté ainfi, & en fera toujourns ainfi iuf-  
ques à la confōmation des ſiecles. Je  
ne ſçay ſi on appelle opiniaſtres ou  
inſenſés ceux qui ne ſe laiffent pas  
perſuader à l'expérience qu'ils fōt de  
la nature des choſes par le moyen de  
leurs ſens. Ariſtote diſoit qu'à ceux  
qui ne croyent pas que le feu ſoit  
chaud, il ne faut que le leur faire tou-  
cher. Si apres cela ils perſiſtent encor  
en leur opinion, il n'importe pas  
beaucoup cōment on les nōme. Mais  
tant y a que quāt à nous on ne nous  
peut pas accuſer ni de cette folie, ni  
de cette obſtination, de reſiſter de-  
terminément à la deposition de nos  
ſens, puis que nous iugeons des  
choſes conformement à la realité  
des qualités qu'ils nous en repre-  
ſentent. Car nul ne nie que ce ne  
ſoyent là véritablement les accidens

du pain & du vin, comme nos yeux & nostre goust, & nos autres sens nous en attestent. Pour ce qui est de la raison, c'est vne faculté supérieure aux sens à la verité, & qui est destinée à nous raddresser de leurs erreurs quand il leur arriue d'en commettre. Ainsi, encore que nos yeux iugent qu'il y a de veritables couleurs en l'arc-en-ciel, ou qu'un baston que nous auons mis droit en l'eau, y deuiet vn peu courbé, ou qu'une longue allée se fait plus étroite à mesure qu'elle s'éloigne de nous, nostre raison nous fait croire le contraire pourtant, & nous persuade que cela vient des diuerses reflexions & positions de la lumiere, de la diuersité des deux moyens qui nous rapportent la representation de l'objet, & de ce que les rayons que l'on appelle visuels

266 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
font en nos yeux les angles de leur  
rencontre plus ou moins aigus,  
à proportion de la distance de l'ob-  
jet ou ils se portent. Et on appelle  
opiniastres & obstinés ceux qui  
s'attachent tellement à ce faux ju-  
gement des sens, qu'ils ne veulent  
pas deferer à vne raison claire & e-  
uidente. Il est vray que pour ce que  
de son costé la raison n'est pas in-  
faillible, & qu'assés souuent il luy  
arriue de se tromper, on redresse  
aussi ses manquemens par le témoi-  
gnage des sens. Comme quand vn  
Philosophe s'étant autrefois ima-  
giné par ie ne scay quelle bizarre  
speculation de sa raison, qu'il n'y  
auoit point de mouuement, quel-  
qu'vn se leua deuant luy, & se mit  
à se promener en sa presence. Et  
c'est encor ainsi que les Peripate-  
ticiens disputent en beaucoup de

choses contre les Sceptiques, en leur faisant voir à l'œil & toucher à la main la certitude des choses dont ils pensent pouuoir douter par le discours de la raison. Ainsi ces deux facultés s'entr'aident l'une à l'autre & s'instruisent mutuellement. Tellement que comme ceux là sont tenus pour des acariaftres, qui sans vouloir écouter aucune raison, defèrent absolument tout à leurs sens; ainsi tient-on pour des aheurtés ceux qui sur quelque vaine imagination de raison rejettent l'attestation des sens dans les choses les plus euidentes. Mais quoy qu'il en soit, on ne nous peut icy imputer ni l'un ni l'autre. Car puis que nos sens ne se trompent point en ce qui est de la Transsubstantiation, & que veritablement ils nous rapportent les qualités des choses telles

268 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
qu'elles font, nous n'auons pas be-  
soin que la raison vienne à leur  
secours pour corriger leurs man-  
quemens, & nous ne deférons à  
leur témoignage sinon comme il  
faut, en croyant que ce sont les  
qualités du pain & du vin, & non  
les accidens d'une autre substance.  
Et quand il y auroit quelque chose  
à corriger au iugemēt que nos sens  
en font, nous ne pouuons estre ac-  
cusés d'opiniaftreté, comme si  
nous n'vions pas assés de nostre  
raison pour le faire. Car nous n'v-  
sons de nostre raison sinon sur les  
sujets qui luy sont proportionnés,  
& ne soumettons point à son exa-  
men les choses qui sont au dessus  
d'elle. Or n'y à-t'il comme ie croy  
personne en la communion de Ro-  
me, qui voulust dire que les my-  
steres & les miracles de la Trans-

substantiation fussent proportion-  
nés à nostre raison, ni qui consen-  
tist qu'il nous fust permis de croire  
ce qu'elle nous en dicte. Au con-  
traire, on nous blasme de ce qu'en  
ces mysteres nous voulons trop é-  
couter la voix de la raison, & de ce  
que nous ne deférons pas assés à  
vne autorité superieure. Pour ce qui  
est de l'autorité, nous en parlerons  
tantost: mais tant y a que ce seroit  
vne chose bien étrange que ceux  
qui ne donnent icy du tout rien ni  
au sens ni à la raison, nous accu-  
sassent d'estre opiniastres & arrestés  
à nos imaginations, en ce que nous  
tâchons d'examiner les choses par  
la voye des sens & de la raison,  
puis que d'ordinaire on nomme de  
ce nom ceux qui ne les veulent pas  
entendre. Au fonds, nous faisons  
tout ce que nous pouvons pour

276 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
comprendre comment vne chose  
qui est, peut estre conuertie en vne  
autre qui est aussi, sans que celle-  
cy soit premierement abolie, ni  
qu'elle acquiere vn nouuel estre,  
& nous n'y pouuons reüssir. Nous  
faisons tout l'effort dont nos enten-  
demens sont capables, pour en-  
tendre comment vn corps humain  
peut estre d'une iuste & naturelle  
grandeur, & que neantmoins il ne  
soit point besoin d'espace pour le  
contenir, & nous n'en pouuons  
trouuer le moyen. Nous partageons  
tant qu'il nous est possible les pen-  
sées de nos esprits pour conceuoir  
qu'un corps soit en diuers lieux se-  
parés, & que neantmoins ce ne soit  
qu'un mesme corps, & nous n'en  
pouuons venir à bout. Nous fai-  
sons en nostre pensée toutes les ab-  
stractions imaginables pour sepa-

rer les accidens d'auec leur substance, & pour leur donner quelque subsistence à part, & nous ne pouuons si bien faire qu'ils ne se dissipent. En vn mot, nous tâchons d'adjuster nostre intelligence à toutes ces merueilles là, & tousiours nostre raison y fait vne inuincible resistance. Nous faisons encore d'auantage, afin d'éloigner d'autant plus de nous tout soupçon d'obstination. Nous cherchons dedans les écrits des Docteurs de l'Eglise Romaine quelques aides à nostre conception, & nous y trouuons à la verité force subtilités, force distinctions, force speculations Scholastiques, par lesquelles ils essayent de diminuer l'étrangeté que nostre raison trouue là dedans. Mais plus nous nous y alambiquons l'esprit, & moins nous y trouuons de satis-

272 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
faction: plus nous nous efforçons  
de les saisir, & plus échappent-elles à nostre comprehension, & s'évanouissent en fumée. Nous accuserions volontiers la tardiveté de nos esprits, dont le mouvement ne seroit pas assés agile pour attraper des choses si minces, & qui ont si peu de solidité, sinon que nous trouuons que nous sommes faits comme les autres, & qu'en toutes autres matieres nous ne voyons pas que ces Messieurs aillent plus auant que nous, & que depuis plus de cent ans qu'il y a eu de toutes fortes de gens parmi nous, & plusieurs doués d'un tres-excellent entendement & tres-exercité en toutes choses, quelqu'un sans doute les eust entenduës si elles eussent esté intelligibles. Ce qui nous fait croire que ceux mesmes qui les proposent, le font,  
comme

comme disoit l'Archeuesque de Cologne au Concile de Trente, *non intendendo la materia, mà per consuetudine et habito di Scola*. Assurément, s'ils en vouloient dire la verité, ils aduouëroient que ce n'est qu'une routine d'Ecole, en laquelle leur memoire agit, & leur imagination court apres certains petits fantosmes, ou quand la raison fait veritablement son office, elle ne trouue pas mesme la moindre ombre d'un vray corps. Ny eust il que cette proposition là, qu'un seul & mesme homme peut s'acheminer à'Orient & à l'Occident en mesme moment, & venir en fin en tournant par diuers chemins au deuant de luy mesme, & se trouuer luy mesme front à front, & s'il continuë d'aller, se penetrer par toutes les parties de son corps, &

274 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
auoir, comme Ianus, des visages à  
double rencontre, puis en conti-  
nuant son chemin se separer de  
foy mesme encor, & s'il luy prend  
enuie d'aller au Septentrion & au  
Midy en mesme temps, ne sentir  
au midy la chaleur du Soleil sinon  
à proportion de ce que la froideur  
du Septentrion luy fera de la resi-  
stance, il y en auroit assés pour nous  
faire croire qu'ils s'égayent, & qu'ils  
nous debitent ces gentillesse com-  
me on fait la Metamorphose d'O-  
uide aux petits enfans. A cela donc  
que ferions nous ? Car puis que  
nostre conscience nous rend té-  
moignage que ce n'est pas opinia-  
streté qui nous empesche d'accom-  
moder nostre raison à tout cela  
pour en receuoir la persuasion,  
quel sujet de mauuaise volonté  
peut on auoir contre nous si nous

ne nous y pouuons refoudre? Reste donc maintenant la Foy, qui a pour objet la reuelation de la Parole de Dieu, dans laquelle si nous sçauions certainement que ce mystere eust esté reuelé comme on le pretend, alors certes nous trouuerions nous bien enferrés entre nos sens & nostre raison d'un costé, & la reuelation de Dieu de l'autre. Car il est bien vray que son autorité est absolument souueraine, & que c'est crime que d'y resister. Mais neantmoins pource qu'en toutes les autres parties de la religion, il se sert du ministere de nos sens pour nous instruire, & que mesmes il n'y rejette nullement l'entremise de nostre raison, il y auroit beaucoup de sujet de s'estonner qu'il en ruinaist entierement les fonctions & les operations en

cette matiere. En fin pourtant nous reconnoissons qu'il faudroit que l'un & l'autre cedast à la Foy, si le témoignage de la reuelation estoit entierement irrefragable. Or est il vray que nostre Seigneur a dit, *Cecy est mon corps*; & nul des Chrestiens ne le conteste. Mais aussi nul ne scauroit il nier que cette parole ne puisse auoir deux sens; l'un propre, comme l'Eglise Romaine la prend; l'autre metaphorique & figuré, cōme les Reformés l'entendent. Car qui peut douter que comme ces mots, *la Pierre estoit Christ*. 1. Cor. 10. ont cette intelligence en S. Paul, *la Pierre estoit la figure de Iesus Christ*, ceux-cy, *le pain est le corps de Christ*, ne puissent auoir celle cy pareillemēt, *le pain est la representation*, ou comme dit S. Augustin, *la figure du corps de Christ*, & qu'ils ne presentent ainsi à

l'intellect vne idée fort raisonnable? De fait Bellarmin disputant contre toutes les autres interpretations qu'on apporte à ces paroles de nostre Seigneur, dit nettement qu'il n'y a que celle de l'Eglise Romaine ou la nostre qui leur puissent conuenir, & ne conteste nullement que si on n'a égard sinon à la forme de s'enoncer, cette proposition, le pain est le corps de Christ, ne puisse receuoir vne exposition metaphorique. On ne peut donc nous accuser d'obstination contre cette reuelation, iusques à ce qu'on nous ait clairement iustificié lequel des deux il faut embrasser à l'exclusion de l'autre. Car nous voyons que de tous les miracles que Dieu a faits, aucun n'a iamais dementi le témoignage des sens. Au contraire, il a necessairement falu qu'ils ayent tres-vive-

278 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
ment & tres - certainement con-  
uaincu les sens pour se faire croire  
miracles. Il y a plus. Iamais Dieu n'a  
fait aucun miracle qui ait choqué la  
raison. Car il est bien vray que tous  
les miracles ont quelque chose au  
dessus de la raison, en ce que la rai-  
son estant la faculté qui est destinée  
à comprendre les proportions natu-  
relles qui s'ont entre les choses, & par-  
ticulieremēt entre les causes & leurs  
effets, comme entre la chaleur du  
feu & l'action de brûler, nous voyōs  
que certains tels effets se produisent  
sans telles causes, & ne voyons point  
de telles naturelles proportions en-  
tr'eux & la cause qui les produit, qui  
est l'operation de la Diuinité. Car  
cette puissance de Dieu n'est point  
determinée à certaine sorte d'effets  
par aucune qualité, comme le feu  
l'est à brûler par sa chaleur, & le

Soleil à éclairer par sa lumiere. Elle est au dessus de cette determination, & contient tellement en soy par eminence toutes sortes de facultés & de vertus, que neantmoins quand elle se déploye en quelque operation, nous n'en conceuons en façon du monde la maniere. Mais tant y a que si vous mettés à part la consideration de la cause qui produit les miracles, & que vous les consideriés en eux mesmes quand vne fois ils ont esté faits, il ne s'en est iamais fait aucun dont la constitution ne se soit parfaitement bien accordée avec la raison. L'eau qui fut conuertie en vin, auoit apres sa transformation vne certaine quantité qui remplissoit certains vaisseaux; elle estoit en vn certain lieu déterminé, & n'estoit nullement en l'au-

286 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
tre ; elle auoit le gouft & la force du vin , & verifioit fa transformation par là , elle auoit perdu les accidens de l'eau , & ils n'y fubfiftoient plus fans fubftance : bref , la raifon admiroit bien la caufe de ce miraculeux euenement , mais en l'euenement mefme il n'y auoit rien d'extrauagant , ni hors des termes de la constitution du vin , telle qu'elle doit eftre par les loix de la nature. Au lieu qu'en la Transfubftantiation ce n'eft pas tant la vertu à laquelle on attribue l'effect , qui donne de l'admiration , que l'eftre mefme de la chofe produite , qui choque toutes les reigles de la raifon & de l'intelligence. Ioignés à cela que noftre Seigneur s'emble auoir pris plaisir à ces façons de parler , tant il s'en fert ordinairement. Il dit

qu'il est la porte, qu'il est le chemin,  
qu'il est le sep, que son pere est le vi-  
gneron; & le Vieil & le Nouveau  
Testament n'ont rien de plus fre-  
quent que cette locution, par tout  
ou il s'agit de choses qui sont de-  
stinées à la representation des au-  
tres. Les sept vaches sont sept années,  
& les sept épics pareillement: les  
sept chandeliers d'or sont sept Eglises,  
& les sept étoiles sont sept Anges:  
& ces façons de s'exprimer sont vi-  
sitées en toutes langues. La Carte  
de la France est la France, au lan-  
gage de tout le monde, & l'image  
du Roy est le Roy; le Crucifix est  
Iesus Christ, & quand il nous arri-  
ue de parler ainsi, nul ne se figure  
des miracles. Peut-on donc accuser  
d'opiniastrété ceux qui aiment  
mieux embrasser vne interpreta-  
tion facile, visitée en toutes na-

282      *Apol pour ceux de la Relig.*  
tions, familiere & commune dans  
les propos de nostre Seigneur, &  
qui n'a rien de contraire aux sens,  
ni de repugnant à la raison, qu'une  
qui ne peut subsister si Dieu ne  
renuerse la nature des choses tout  
à fait, s'il ne démonte tout ce qu'il  
y a de certitude au iugement de la  
raison, & s'il ne met en trouble &  
en erreur tout ce qu'il y a de plus  
asseuré dans les fonctions de nos  
sens pour la connoissance des cho-  
ses? Mais quoy? Il ne faut que rap-  
porter icy les paroles du Cardinal  
Caietan, personnage de grande re-  
putation en sa communion, pour  
nous absoudre pleinement d'estre  
obstinés en cette matiere. *C'est une  
chose qu'il faut scauoir*, dit-il en écri-  
uant sur la Somme de Thomas,  
*que de l'autorité de l'Ecriture Sainte  
touchant l'existence du corps de Christ*

au Sacrement, on n'a autre chose d'express sinon la parole du Sauueur disant, Cecy est mon corps. Car il faut que ces paroles soient vrayes. Et dautant que les paroles de l'Ecriture Sainte s'exposent en deux façons; c'est à scauoir, ou proprement ou metaphoriquement, le premier erreur sur ce sujet a esté de ceux qui interpretent ces paroles de nostre Seigneur metaphoriquement, lequel erreur le Maistre des Sentences traite en la distinction 10. liu. 4. qui aussi est reietté en cét article de Thomas: & la force de la raison pourquoy on le rejette consiste en ce que les paroles de nostre Seigneur sont par l'Eglise entenduës proprement, & partant il faut qu'elles soient verifiées proprement. Or ie di par l'Eglise, pource qu'il ne paroist rien en l'Euangile qui force à entendre ces paroles proprement: car par ces mots que le Seigneur a adjoûtés, Qui est

284 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
donné pour vous en remission des  
pechés, on ne peut pas conclurre eu-  
demment que les paroles precedentes doi-  
uent estre entendues proprement. Car  
cette parole, qui, n'est pas employée  
pour monstrier la conionction de l'attri-  
but avec le sujet, mais pour monstrier  
l'attribut, c'est à dire, mon corps; ce  
qui n'empesche pas que la proposition  
precedente ne se trouue vraie, estant  
prise en un sens metaphorique seulement.  
Comme là ou l'Apostre dit, Or la pier-  
re estoit Christ, quand il eust adjouté,  
Qui a esté crucifié pour nous, qui  
est ressuscité pour nous, qui est  
monté au Ciel, en disant, Or la  
pierre estoit Christ, qui a esté cru-  
cifié pour nous, &c. cette proposition  
precedente, Or la pierre estoit Christ,  
ne laisseroit pas de s'entendre metapho-  
riquement & non proprement: & sem-  
blablement en ce qui se propose & dont

il s'agit, en ces paroles de nostre Seigneur, cecy est mon corps, qui sera liuré pour vous, de cette addition, qui sera liuré pour vous, la premiere proposition n'est pas restreinte à un sens propre, mais ne laisseroit pas d'estre vraye quand mesme elle seroit prise en un sens metaphorique seulement. Et c'estoit l'opinion de quelques Theologiens au Concile de Trente, qu'il ne falloit pas fonder la doctrine de la Transsubstantiation dessus ce passage, comme s'il estoit ineuitablement necessaire de l'interpreter ainsi, mais sur la tradition de l'Eglise en vertu & par l'autorité de laquelle elle l'a ainsi entendu. Pourquoi donc nous accuseroit-on d'opiniastrété, en ce que nous ne pouuons gagner sur nous d'entendre ces paroles en ce sens, veu que par l'adueu mesme de quelques Theologiens ce

286 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
lebres en la communion de Rome  
& de quelques Cardinaux, elles se  
peuvent prendre en vn qui n'est  
pas moins clair ni moins certain,  
& qui s'accorde mieux avec la rai-  
son en toutes manieres? Car quant  
à ce qui est de l'autorité de la Tra-  
dition, nous auons vne infinité de  
preuues en l'Antiquité, que plu-  
sieurs siecles depuis la naissance du  
Christianisme, l'Eglise n'a rien creu  
de tel. Quand les preuues en seroient  
moins euidentes qu'elles ne sont,  
il y en a assés pourtant pour rendre,  
notamment en ce point, la Tra-  
dition douteuse. Quand elle seroit  
moins douteuse, nous voyons vne  
si grande difference entre la proba-  
bilité qu'il y a que les hommes se  
soient trompés, & que Dieu fasse  
tant & de si prodigieux miracles  
tous les iours, que nous ne pou-

ions comprendre comment on nous pourroit condamner, si nous ne croyons pas si tost des choses de cette nature, dont il n'y a aucun exemple dans tous les siecles precedens, que nous croyons que les hommes se sont abusés, veu que nous auons tant d'experiences de leur inclination à l'erreur en tous temps & en toutes choses. Neantmoins s'il n'estoit question que de la vie ciuile ou d'une loy politique seulement, peut estre que le desir & l'interest que nous auons de nous reconcilier la bien-veillance de nos superieurs & de nos compatriotes, nous porteroit à quelque condescendance. Non que nous peussions obtenir de nous mesmes de croire la Transsubstantiation. Car nous ne sommes ni les maistres de nos sens, qui nous rapportent les cho-

288 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
sestelles qu'elles sont, & non telles  
que peut estre les voudrions nous  
bien estre : ni les dominateurs de  
nostre raison, pour luy commander  
de croire ce qu'elle void contredit  
par des preuues aussi euidentés que  
des démonstrations ; ni les auteurs  
de nostre foy, pour luy faire em-  
brasser d'autres objets que ceux  
qu'elle void & qu'elle connoist cer-  
tainement estre de reuelation di-  
uine. Mais au moins ferions nous  
peut estre quelque espece de sem-  
blant que nous n'y auons point d'a-  
uerfion, & dissimulerions tant que  
nous pourrions le mécontêtement  
de nostre raison, pour nous accom-  
moder en vne mesme communion  
avec ceux qui font professiõ de croi-  
re toutes ces merueilles. Il y a quel-  
ques fois certaines opiniõs populai-  
res auxquelles les sages ne s'opposent  
pas

pas ouvertement, quoy qu'ils les  
reprouent en l'interieur, pour ce  
qu'il est ou inutile, ou mesme assés  
souuent dangereux de nager con-  
tre les torrens, & que c'est mal-  
vser de la raison, que de l'exposer  
a estre foulée aux pieds par ceux  
qui sont aueuglés de leurs preiugés,  
ou à qui la nature n'a pas donné  
assés de capacité pour l'entendre.  
Si mesmes il n'estoit question que  
d'un erreur qui ne fust pas de gran-  
de consequence en la religion, &  
particulierement qui n'apportast  
aucune alteration au Culte de la di-  
vinité, peut-estre y conuiurons  
nous eneor, & que l'amour de la  
Paix l'emporteroit par dessus celuy  
de la Verité, au moins pour ne  
pas rompre la communion, & pour  
laisser dans leurs sentimens ceux  
qui nous laisseroient dans les no-

290 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
stres. Car il faut supporter beau-  
coup de choses en autrui, quand  
de sa part il ne vous astreint à rien  
qui choquel'honneur de Dieu, &  
la paix de la conscience. Mais il y  
va du service de nostre Seigneur,  
qu'il nous est absolument impossi-  
ble de deferer au Sacrement, tel  
qu'on le desire de nous, tandis que  
nous ne sommes pas persuadés de  
la Transsubstantiation, sans que  
nostre cōscience nous conuainque  
d'vne idolatrie inexcusable. Et il y  
va du salut eternal & de nos corps &  
de nos esprits, dont nous croirions  
qu'vne telle action commise con-  
tre nostre conscience nous priue-  
roit iustement, pour estre precipi-  
tés dans vne perdition entierement  
irremediable. Partant nous sup-  
plions tout le monde de considerer  
avec quelle equité on peut desirer

*Apol. pour ceux de la Relig.* 291  
de nous vne si pernicieuse & si cri-  
minelle complaisance. Nous esti-  
mons qu'en la communion de Ro-  
me il y a vn peril manifeste pour le  
salut, à cause qu'on y adore du  
culte de la Diuinité, ce qui n'est pas  
Dieu. On s'excuse sur ce qu'on  
croid qu'on n'y adore rien de cette  
espece de culte, qui ne soit Dieu  
veritablemēt. Et si on ne le croyoit  
ainsi, on proteste qu'on n'y adore-  
roit pas le Sacrement. Cette excu-  
se ne peut estre bonne, sinon que  
les preuues sur lesquelles on fonde  
cette creance, soyent si certaines  
& si euidētes, qu'il n'y ait pas moyen  
d'y resister. C'est donc à ceux qui  
ont receu cette persuasion, que  
l'Hostie est vrayement Dieu, à les  
bien examiner, afin de ne setrom-  
per pas en vne chose de telle im-  
portance. Ceux de la communion

292 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
de Rome nous croyent perdus sans  
ressource, pource que nous n'ado-  
rons pas le Seigneur Iesus au Sa-  
crement. Nous nous excusons sur  
ce que nous ne croyons pas qu'il y  
soit. Et protestons que si nous en  
auions vne autre opinion, nous ne  
manquerions nullement de luy ren-  
dre toute sorte de veneration, se-  
lon sa dignité incomprehensible.  
C'est à nous à nous bien examiner;  
à ce que ne soit ni passion ni opi-  
niastreté qui nous empesche de  
voir la verité des preuues qu'on  
nous allegue. Et ie m'asseure que  
ce que ie viens de représenter nous  
garentist assés de cette imputation.  
Comme donc ce seroit iniustice à  
nous si nous voulions obliger les  
Catholiques à n'adorer pas le Sacre-  
ment, que premierement nous ne  
leur eussions montré par des preu-

ues indubitables qu'il n'est pas Dieu, puis que nous sommes ainsi disposés que si nous croyions qu'il fust Dieu, nous l'adorerions sans doute: ce ne peut estre iustice à eux de nous vouloir obliger à adorer le Sacrement, iusques à ce qu'ils nous ayent persuadé qu'il est Dieu, puis que telle est la disposition de leurs esprits, qu'ils ne l'adoreroient iamais s'ils n'auoient de luy cette creance.

Le Sacrifice de la Messe est vne doctrine que nous ne pouuons recevoir, principalement pour deux raisons. L'vne, qu'elle presuppose la Transsubstantiation, laquelle nous ne croyons pas. L'autre, que nous tenons ce sacrifice non seulement pour inutile, car ce feroit peu de chose s'il n'y auoit rien de plus; mais encore pour iniurieux

294 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
à l'honneur du sacrifice de la croix  
du Sauueur du monde. Et quant à  
la premiere de ces raisons, puis que  
nous ne pouuons croire la Trans-  
substantiation, & qu'il n'y a nulle  
pertinente raison de nous blasmer  
à cette cause, il vient necessaire-  
ment en consequence que la reje-  
ction du sacrifice soit à nostre  
égard exempte de blasme. Car puis  
que de l'adueu de nos aduersaires  
il ne peut estre de sacrifice de la  
Messe sans Transsubstantiation, &  
puis que, comme ie viens de mon-  
strer, il n'y a point d'opiniaistreté à  
ne croire point la Transsubstantia-  
tion, ni de sujet de mauuaise vo-  
lonté de la part des gens raisonna-  
bles, il n'y en peut auoir non plus  
à ne croire point le Sacrifice qui à  
ce dogme pour fondement. Quant  
à la seconde, afin qu'on n'ait pas

cette opinion de nous que nous  
soyons mal-aisés à contenter, &  
que nous cherchions de gayeté de  
cœur matiere de diuision & ruptu-  
re, apres qu'on nous aura mon-  
stré qu'il faut necessairement re-  
cevoir la doctrine de la Trans-  
substantiation, car c'est vne prea-  
lable ineuitable, nous nous satis-  
ferons volontiers si on nous ré-  
pond suffisamment à cette diffi-  
culté sur le sacrifice. Car bien qu'il  
y ait vne infinité d'autres preu-  
ues de nostre doctrine en cette ma-  
tiere, & que l'Epistre aux He-  
brieux y fourmille de passages cui-  
dens, la solution de cette ratio-  
cination suffira pour mettre à cou-  
uert l'interest de la croix du Sau-  
ueur du monde. Ou bien le sa-  
crifice fait en la croix nous a plé-  
nement rachetés de nos pechés,

296 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
ou non. S'il nous en a rachetés,  
c'est chose inutile de tascher de  
faire vne chose desia faite, & in-  
iurieuse à celuy qui l'a entreprise,  
comme si elle ne l'estoit pas. S'il  
ne nous en a pas rachetés, c'est  
ou pource qu'il ne l'a pas peu, ou  
pource que Christ ne l'a pas vou-  
lu. S'il ne l'a pas peu, comment  
l'expiation qui n'a peu se faire en la  
croix, se pourra t'elle paracheuer  
en l'Eucharistie? Et quelle assen-  
surance auons nous de nostre re-  
demption, si la mort de nostre  
Seigneur n'a peu satisfaire pléne-  
ment à la iustice de Dieu son Pe-  
re? S'il l'a peu & qu'il ne l'ait pas vou-  
lu, qui assurera que ce qu'il n'a pas  
voulu faire en la Croix, il le vueille  
faire en la S<sup>c</sup>. Cene? La celebration  
de ce Sacrement porte-t'elle plus  
de marques de la bonne volonté

qu'il a pour nostre redemption, que la souffrance d'une croix maudite & ignominieuse? Il est vray qu'on distingue encor icy entre sacrifice de redemption & sacrifice d'application & de representation. Mais cela ne satisfait pas à nostre demande. Car ou bien ces representations & ces applications font vne effectiue & actuelle propitiatio de nos pechés, en satisfaisant à la iustice de Dieu, ou non. Si on pretend qu'elles en font, il faut retourner à respondre à la raison precedente, & soudre cette difficulté, si Christ nous a rachetés, ou ne nous a pas rachetés en la Croix. Si on ne le pretend pas, pourquoy ceux qui distinguent aussi nous veulent ils persuader ce qu'ils ne se persuadent pas eux mesmes? Et puis qu'ils ne croyent pas qu'en la Messe il se fasse

294 *Apol pour ceux de la Relig.*  
aucune réelle expiation, quel sujet  
d'indignation peuuent ils auoir  
contre nous si nous n'y pouuons  
non plus consentir? Qu'ils nous  
souffrent donc s'il leur plaist mettre  
toute nostre esperance en la Croix  
de nostre Sauueur, & ne reconnoi-  
stre autre oblation propitiatoire de  
nos pechés, sinon celle qu'il y a of-  
ferte. Qu'ils ne nous vueillent point  
de mal si nous ne pouuons digerer  
qu'on adjoûte à la plénitude de sa  
satisfaction, comme si la redem-  
ption que nous auons en elle estoit  
imparfaite. Qu'on ne nous impute  
point comme vn defaut de pieté,  
que nous ne dõons point de com-  
pagnons à nostre Seigneur Iesus en  
sa charge de sacrificateur. Qu'on  
ne nous tourne point à crime cette  
respectueuse timidité qui nous em-  
pesche de nous ingerer à faire des

oblations auxquelles nous ne voyons point que la vocation de Dieu nous appelle. Bref, qu'on ne trouve ni étrange ni mauvais si ayant devant nos yeux de si memorables exemples de la vengeance de Dieu sur ceux qui ont osé entreprendre sur la sacrificature d'Aaron, que les flammes de Dieu les ont consumés, & que pour les engloutir la terre s'est entrebâillée, nous craignons de rien attenter à la sacrificature de Christ, dont la sainteté est plus grande sans comparaison, & la majesté plus inuiolable.